De grands saules et des trembles croissaient sur les bords du rio Gila, à une portée de carabine de la petite île en question, et si près de l'eau que leurs racines perçaient le terrain de la berge et s'abreuyaient dans la rivière. L'intervalle entre chaque arbre était en outre rempli par les pousses vigoureuses de l'osier ou par d'autres rejetons entrelacés. Mais en face à peu près de l'îlot s'ouvrait un assez large espace dégarni de végétation.

C'était le chemin que s'étaient frayé, pour venir boire à la rivière, les troupeaux de chevaux sauvages ou de buffles. On pouvait donc, de l'îlot, jeter à travers cette échappée un regard libre sur la plaine.

L'îlot où se trouvaient les trois chasseurs avait été primitivement formé par des troncs d'arbres arrêtés par leurs racines au fond du lit de la rivière. D'autres arbres s'étaient échoués contre cet obstacle, les uns pourvus encore de leurs branches et de leur feuillage, les autres desséchés depuis longtemps, et de l'entrelacement de leurs racines il s'était formé comme une espèce de radeau grossier.

Depuis cette formation, il avait dû se passer bien des hivers et bien des étés, car des herbes desséchées arrachées aux rives par la crue des eaux et enchevêtrées dans les branches, avaient comblé les interstices de ce radeau. Puis la poussière que le vent chasse et transporte au loin, avait recouvert ces herbes d'une croûte de terre, et formait une sorte de terrain solide dans cette île flottante.

Des plantes marines avaient poussé le long des bords. Du tronc des saules avaient jailli des pousses vigoureuses qui, avec les roseaux et les sagittaires, entouraient cet îlot d'une frange de verdure bizarrement mariée aux squelettes des arbres ou à leurs grandes branches dépouillées d'écorce.

Cette espèce de radeau pouvait avoir cinq ou six pieds de diamètre, et un homme couché, ou même à genoux, quelle que fût sa taille, disparaissait entièrement derrière le rideau que formaient les pousses et les branches des saules.

Le soleil descendait vers l'horizon, et déjà un peu d'ombre projetée par la ceinture de feuilles et d'herbes s'allongeait sur le terrain de l'îlot. A la faveur de la fraîcheur que répandait cette ombre naissante, ainsi que des émanations de la rivière, Fabian dormait, étendu sur le sol Bois-Rosé semblait surveiller ce sommeil précaire pris à la hâte après les fatigues d'une longue marche et au milieu des dangers sans cesse renaissants. Pepe se rafraîchissait en plongeant ses jambes dans l'eau.

Nous profiterons du sommeil momentané de Fabian pour lever le voile dont le jeune comte cachait aux yeux de ses deux amis ses plus secrètes et plus chères pensées.

Au moment de la chute de Fabian dans le torrent, Pepe avait oublié que l'ennemi dont il avait juré de tirer vengeance échappait à sa haine. Le Canadien et lui n'avaient songé qu'à porter un prompt secours à Fabian.

En revenant à la vie, le cœur encore déchiré du récit de l'ex-miquelet, le premier mouvement de Fabian avait été de reprendre une poursuite inter-

rompue. La conquête du val d'Or, le souvenir toujours présent de dona Rosario avaient un instant disparu devant un impérieux besoin de venger sa mère.

Pepe, de son côté, n'était pas homme à renoncer au serment qu'il avait fait. Quant à Bois-Rosé, toutes ses affections se concentraient sur ses deux compagnons, et il les eût suivis jusqu'aux extrémités du monde.

Cet échec momentané, loin de les décourager, n'avait fait qu'exciter leur ardeur. En amour comme en haine, les obstacles sont toujours un puissant stimulant chez les âmes vigoureusement trempées. Peu à peu, cette poursuite avait présenté un double but à Fabian. Elle le rapprochait de ce val d'Or situé dans les déserts où don Antonio allait s'engager, et il nourrissait un vague espoir : peut-être le placer qui lui avait été révélé n'était-il pas le même que celui dont l'expédition conduite par le duc de l'Armada se proposait la conquête. Revenu à des idées plus raisonnables, Fabian se disait que la fille de don Augustin n'obéissait sans doute qu'aux vues ambitieuses de son père, et que lui, noble et riche, il lui serait facile de l'emporter sur un rival tel que le sénateur Tragaduros.

Mais aussi, peu à peu, le découragement était revenu s'emparer de Fabian. Il aimait la fille de l'hacendero de toutes les forces de son âme, et la pensée de ne devoir son amour qu'aux trésors qu'il poursuivait avait produit ce découragement dont il était victime.

Fabian n'avait pas tardé non plus à comprendre que l'ardente et jalouse tendresse du Canadien avait fait de lui le but exclusif de sa vie ; que, pareil à l'aigle qui arrache son aiglon de la main de l'homme pour l'emporter dans son aire accessible à lui seul, Bois-Rosé, qui avait dit pour jamais adieu à la vie civilisée, comme les coureurs des bois ses pareils, voulait faire de lui son compagnon inséparable dans les déserts, et que tromper cet espoir, c'était jeter un voile de deuil sur l'avenir du vieillard. Cependant, aucune confiance relative à leurs projets d'avenir n'avait été échangée entre Fabian et Bois-Rosé. Mais devant un amour qu'il croyait sans espoir, devant les vœux ardents, quoique secrets, de l'homme qui, pendant deux ans, lui avait servi de père, et dont une séparation devait briser le cœur, Fabian avait fait un généreux et silencieux sacrifice de ses goûts et d'espérances qui s'obstinaient à ne pas mourir.

Nous ne pourrions mieux comparer, en un mot la situation de Fabian, qui n'avait pour ainsi dire qu'à tendre la main vers des biens que tout le monde envie, la richesse, les titres et les honneurs, qu'à celui dont un amour malheureux a défloré la vie, et qui, dédaignant l'avenir, cherche dans un cloître l'oubli du passé. Pour Fabian de Mediana, le cloître c'était le désert ; et, sa mère une fois vengée, il ne lui restait plus qu'à s'y ensevelir pour jamais. Triste et inefficace remède que la solitude avec ses voix mystérieuses, les contemplations ardentes qu'elle excite et les extases sans fin qu'elle éveille,